

# Les Japhétites selon Gen 10,2-4 et 1 Chr 1,5-7

Édouard Li piński (Leuven-Bruxelles, Belgique)

Exégètes et historiens ont, dans le passé, insisté souvent sur l'importance de la Liste des Peuples en Gen 10 pour la géographie et l'ethnographie de l'ancien Orient. En réalité, cette liste, reprise en 1 Chr 1, reflète surtout les connaissances géographiques et historiques d'un auteur judéen de l'Antiquité et fait connaître la forme que certains noms propres revêtaient dans l'ancien hébreu. Ces noms sont regroupés sous les trois chefs de „Sémites“, „Chamites“ et „Japhétites“. Nous nous limiterons dans la présente étude aux Japhétites, à l'exemple d'Édouard Dhorme qui leur consacra un article en 1932 (Syria 13, 1932, 28-49).

Les „fils de Japhet“, au nombre de 14 (7 x 2), peuplent les régions du Nord: l'Anatolie et les îles avoisinantes. On les distingue des „fils de Cham“, qui sont au nombre 28 (7 x 4) et habitent les pays du Sud: l'Afrique et les zones voisines d'Arabie, de Palestine et de Phénicie. Le nombre des descendants de Sem s'élève également à 28; ils peuplent les pays de l'Orient. Le chiffre 7, dont le multiple détermine chaque fois le nombre des descendants, remplit également une fonction à l'intérieur de chacune des trois familles de peuples. Ainsi, les fils de Japhet sont au nombre de 7 (Gen 10,2) et ses petits-fils sont pareillement 7 (Gen 10,3-4). Chez les Chamites, par exemple, Kush (Gen 10,7) et Mişrayim (Gen 10,13-14) ont chacun 7 descendants. Il va de soi que ce schéma numérique est indépendant de toute réalité géographique ou ethnographique. Aussi l'auteur de Gen 10 a eu fort à faire pour réunir, dans chaque groupe et sous-groupe, le nombre requis de noms propres, comme l'indique leur origine disparate. On constate en effet que des noms de personnages connus se mêlent, dans la liste, aux noms de peuples, aux gentilices et aux toponymes.

On examinera successivement les sous-groupes du texte biblique, en accompagnant chaque nom des éclaircissements tirés d'autres sources.

1. Fils des Japhet: „Fils des Japhet: Gomer, Magog, Maday, Yawân, Tubal, Méshek, Tîras“ (Gen 10,2; 1 Chr 1,5).

1.1 Gomer - La vocalisation massorétique, attestée aussi par le Targum et la Vulgate, se distingue du syriaque *Gomor* et du grec des Septante qui lisent Γάμ.ερ. Il est incontestable que *Gomer* correspond à *Gimirrāya* des textes cunéiformes et à Κιμμέριοι des Grecs, les Cimmériens.<sup>1</sup> Le nom aurait donc dû se prononcer *Gimir* ou *Gimer*. En fait, la vocalisation traditionnelle reprend la forme *Gomer* du nom de la femme d'Osée (Os 1,3), qui se rattache à la racine *gmr*, „parfaire“, „accomplir“, utilisée dans l'anthroponymie. Il faut probablement en déduire qu'il n'y

<sup>1</sup> RLA V, 594-596; cf. L.F. Hartmann, „The Date of the Cimmerian Threat against Ashurbanipal according to ABL 1391“, JNES 21, 1962, 25-37; U. Cazzoli, I Cimmeri, Roma 1968; I.M. Diakonoff, „The Cimmerians“, ActIran 21, 1981, 103-140.

avait pas de tradition ferme et continue concernant la prononciation du nom des Cimmériens.

Ce peuple indo-européen, qui continua à mener une vie nomade dans les steppes de la Russie jusqu'au VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., est signalé pour la première fois au sud du Caucase en 714, quand il assaille l'Urartu, traverse ce pays et s'installe dans le nord de l'Anatolie, aux frontières de la province assyrienne de Tabal, le „Tubal“ de Gen 10,2 et 1 Chr 1,5. Sur ces entrefaites, en 706, Sargon II d'Assyrie part pour cette région et y trouve la mort au cours d'un obscur combat, en 705 (cf. Is 14,4b-21). C'est la plus haute date possible à laquelle les Judéens auraient pu avoir connaissance du peuple des Cimmériens, mais une période postérieure, celle qui le mit en contact avec le „Magog“ de Gen 10,2 et 1 Chr 1,5, paraît plus probable.

Battus par Asarhaddon en 677, les Cimmériens portent leurs efforts vers le nord-ouest et le centre de l'Anatolie. Ils atteignent Sinope, une colonie grecque sur la mer Noire, et détruisent vers 676 Gordion, la capitale du royaume de Phrygie, où le roi Midas II se suicide<sup>2</sup>. Ils se dirigent ensuite vers la Lydie, d'où le roi Gygès, l'éponyme de „Magog“, les repousse grâce à l'aide assyrienne. Une nouvelle poussée des Cimmériens, commandés par Tugdamme, „fils de Gomer“ (Gen 10,3; 1 Chr 1,6), lui sera cependant fatale. Gygès meurt au combat vers 644 av. J.-C. (cf. Ez 39,3-5.11-20); les Cimmériens prennent Sardes, parviennent à la mer Égée, aux „îles“, comme s'exprime Ez 39,6, détruisent Magnésie et le temple d'Éphèse, puis refluent à travers l'Anatolie où ils se désagrègent et finissent par être absorbés par les Mèdes et les Scythes, c'est-à-dire „Maday“ et „Ashkénaz“ de Gen 10,2-3 et 1 Chr 1,5-6. L'aire géographique, dans laquelle les Cimmériens ont évolué au VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., justifie leur insertion dans le groupe des descendants de Japhet.

1.2 Magog - Le nom de Magog est un toponyme artificiel créé à partir du nom de Gygès au moyen de la préformante locale *ma-* ou résultant de la syncope de l'akkadien *māt Gūgi*, „pays de Gygès“. La prononciation traditionnelle est *Gōg* et *Māgōg*, mais l'orthographe *Gwg* et *Mgwg* se prête également à une lecture *Gūg* et *Magūg*, que supporte la forme grecque Γύγης. Quant à la forme akkadienne *Gūgu*<sup>3</sup>, elle ne permet pas de trancher la question, car le *u* de l'écriture cunéiforme peut marquer un *o* aussi bien qu'un *u*. Le nom de Magog est employé en lieu et place de celui de la Lydie, en hébreu *Lûd* (Gen 10,22; 1 Chr 1,17; Is 66,19; Ez 27,10; 30,5), dans Gen 10,2; 1 Chr 1,5; Ez 38,2; 39,6. Son ultime raison d'être n'est peut-être qu'une assonance voulue entre Gog et Magog, *Gūg* et *Magūg*, dans les légendes dont le roi lydien est devenu très tôt l'objet et qui expliquent le rôle qui lui est dévolu dans Ez 38-39.

L'auteur d'Ez 38-39, dont l'activité se situe probablement en Babylonie dans la première moitié du VI<sup>e</sup> siècle, voit dans Gygès non seulement le souverain du „pays de Magog“ (Ez 38,2), mais aussi „le grand prince de Méshek et Tubal“ (Ez 38,2-3; 39,1), deux des „fils de Japhet“ selon Gen 10,2 et 1 Chr 1,5. Le titre de *n<sup>c</sup>šî<sup>7</sup> hā-ro<sup>3</sup>š*, „grand prince“, parallèle à *kōhēn hā-ro<sup>3</sup>š*, „grand-prêtre“, doit désigner un „grand roi“, puisque le Livre d'Ézéchiel utilise régulièrement le titre de *nāšî<sup>7</sup>* à la place de *melek*, „roi“. La titulature de Gygès chez Ézéchiel semble ainsi impliquer

<sup>2</sup> Strabon, Géographie I,3,21.

<sup>3</sup> RLA IV, 720-721.

une suzeraineté sur la Phrygie, le pays de Méshek ou Mushki, et sur le Tabal/Tubal, voire la conquête de ces régions après la victoire que Gygès avait remportée sur les Cimmériens en un premier temps et qui est évoquée dans le récit du fameux rêve du roi de Lydie, rapporté dans les inscriptions d'Assurbanipal<sup>4</sup>. Les relations des Gygès avec l'Assyrie se détériorèrent toutefois à cause du soutien qu'il accorda au pharaon Psammétique I<sup>er</sup> (664-610 av. J.-C.), en lutte contre l'Assyrie. Cette alliance égypto-lydienne est évoquée dans Ez 38,5, où Kush et Put, c'est-à-dire les Kushites de Nubie et les Libyens de Cyrénaïque, sont mentionnés parmi les alliés de Gygès, et déjà dans Jer 48,9, où les archers lydiens sont signalés dans les rangs de l'armée égyptienne à côté des Kushites et des Libyens. Elle est condamnée avec force dans les inscriptions d'Assurbanipal, qui interprètent la mort de Gygès, vers 644, comme un châtement encouru pour sa félonie<sup>5</sup>. L'issue fatale de la lutte menée par Gygès contre les Cimmériens, commandés désormais par Tugdamme, se profile aussi à l'arrière-plan d'Ez 38-39, qui projette ces événements dans un avenir apocalyptique. L'auteur évoque les armées en présence (Ez 38,4b et 6), annonce la défaite et la mort de Gygès (Ez 39,2-5), mentionne son tombeau (Ez 39,11-13), le  $\sigma\eta\mu\alpha$   $\Gamma\upsilon\gamma\epsilon\omega$  célébré par Hipponax d'Éphèse<sup>6</sup>, et fait état de la dévastation de la Lydie: „J'enverrai le feu dans Magog et sur ceux qui habitent les îles en sécurité“ (Ez 39,6). Cette phrase ne se réfère pas à Sardes seule, incendiée par les Cimmériens peu après la mort de Gygès<sup>7</sup>, car Tugdamme ravagea alors toute l'Anatolie occidentale, n'épargnant ni Éphèse, dont l'Artémision fut mis à feu, ni Magnésie du Ménandre. Les Cimmériens firent peser la terreur sur toute la région, comme en témoignait le poète Callinos d'Éphèse, au VII<sup>e</sup> siècle<sup>8</sup>, imité au III<sup>e</sup> siècle par Callimaque de Cyrène, qui mentionne explicitement Tugdamme, appelé Lygdamis en grec, et évoque la ruine de l'Artémision: „Dans sa violence inouïe, un Lygdamis se vanta de le ruiner, lançant contre lui la horde des Cimmériens nourris au lait des cavales, innombrables comme le sable de la mer“<sup>9</sup>.

Les vicissitudes de la fortune de Gygès en ont fait très tôt un personnage de légende, que le livre d'Ézéchiel projette dans un avenir apocalyptique. Le récit du rêve de Gygès, dans les sources néo-assyriennes, relève déjà du merveilleux et, selon une légende rapportée par Platon<sup>10</sup>, Gygès possédait un anneau d'or magique qui lui permettait de devenir invisible. Il n'en fallait probablement pas davantage pour en faire un personnage de l'apocalyptique qui allait un jour „réapparaître“ (Ez. 38-39). Selon la leçon de Num 24,7 dans le Pentateuque samaritain et dans la *Vorlage* des Septante, Balaam avait prophétisé qu'un „roi plus grand que Gygès“ sortirait d'Israël, et „le roi Gygès“ est mentionné aussi dans la traduction grecque

<sup>4</sup> C. Cogan – H. Tadmor, „Gyges and Ashurbanipal. A Study in Literary Transmission“, *Or NS* 46, 1977, 65-85 (voir 75).

<sup>5</sup> *Ibid.*, 79.

<sup>6</sup> E. Diehl, *Anthologia Lyrica Graeca*. 3. Iamborum Scriptores (Bibliotheca Teubneriana), Leipzig 1952<sup>3</sup>, 81, § 3,3. Cf. O. Masson, *Les fragments du poète Hipponax*, Paris 1962.

<sup>7</sup> Hérodote, *Histoires* I,15.

<sup>8</sup> Le passage (fr. 3, Bergk) est cité par Strabon, *Géographie* XIV,1,40 (C 647); cf. XIII,4,8 (C 627).

<sup>9</sup> Callimaque, *Hymne à Artémis* 251-253, traduction de É. Cahen, Callimaque, Paris 1961<sup>5</sup>.

<sup>10</sup> Platon, *République* II, 359 D.

d'Am 7,1. L'emploi du terme „Magog“ suppose sans aucun doute l'existence de la légende de Gygès et ne peut donc être antérieur à la seconde moitié, voire au dernier tiers du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

1.3 Maday - Le nom de *Māday* désigne sans aucun doute la Médie et le peuple mède<sup>11</sup>. Sa mention entre Magog et Yawân pose cependant un problème, car les Mèdes sont des tribus iraniennes qui se sont sédentarisées au début du I<sup>er</sup> millénaire av. J.-C. sur le plateau du nord-ouest de l'Iran et ont étendu leur territoire à l'ouest jusqu'au pays des Mannéens, mentionnés dans Jér 51,27 entre les Urtartéens et les Scythes. Tout l'Empire néo-assyrien et la Phrygie séparaient les Mèdes des Lydiens et des Ioniens. Leur premier contact avec les Assyriens remonte à 835 av. J.-C., quand ces derniers se furent emparés de la ville de Ḫarḫar, aux frontières du territoire mède. C'est en 820 qu'eut lieu la première grande campagne assyrienne contre les Mèdes, qui subirent une lourde défaite aux pieds du massif d'Elbourz. Les campagnes assyriennes en pays mannéen et mède se succédèrent ensuite à un rythme accéléré. Elles semblent avoir eu pour but principal de contrecarrer la poussée de l'Urtartu dans ces régions situées à l'est de l'Assyrie. Le déclin de l'Assyrie au VIII<sup>e</sup> siècle et l'occupation du pays mannéen par l'Urtartu mirent les Mèdes à l'abri des incursions assyriennes pendant un demi-siècle, mais la situation changea après l'accession au trône de Téglat-Phalasar III (744-727 av. J.-C.). De 739 à 736, le roi d'Assyrie entreprit la subjugation des Mèdes, tâche qui fut continuée en 716, 715 et 713 par Sargon II. Celui-ci créa deux provinces, celles de Kišessu et de Ḫarḫar, dont firent partie les localités mèdes qui constituèrent vers 700 av. J.-C. la province distincte des Mèdes, en akkadien *Madaya*. Une partie de la population de ces régions fut déportée et, comme l'indique la stèle de Sargon II trouvée à Chypre<sup>12</sup>, des habitants du Ḫatti, c'est-à-dire de la Syro-Palestine, furent transférés dans ces „pays des Mèdes et d'Ellipi“, région de l'actuelle ville de Kermānshāh, envahie par les Assyriens en 706 av. J.-C. C'est à cette transplantation des populations sous Sargon II que se réfèrent 2 Rois 17,6 et 18,11, qui mentionnent la déportation des Israélites de Samarie „dans les villes des Mèdes“. Le souvenir de ces colons israélites resta vivace pendant des siècles, puisque l'action du Livre de Tobie se situe dans ce cadre, bien que l'auteur attribue la déportation à Salmanasar V (726-722 av. J.-C.), omettant le règne de Sargon II (721-705 av. J.-C.), comme il ressort de Tob 1,15. Par ailleurs, quelques noms propres de deux ostraca trouvés à Tell Ġemmeh et datés entre la fin du VIII<sup>e</sup> et le milieu du VII<sup>e</sup> siècle se rattachent à l'onomastique iranienne et attestent ainsi la présence de déportés mèdes en Palestine à cette époque<sup>13</sup>. On peut en conclure que le nom de *Māday* devait être connu en Judée dès la fin du VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Ceci n'explique toutefois pas sa mention parmi des ethniques liés de quelque manière à l'Anatolie.

<sup>11</sup> I. Gershevitch (éd.), *The Cambridge History of Iran II*, Cambridge 1985, 36-148 et 882-888 (bibliographie).

<sup>12</sup> L. Messerschmidt - A. Ungnad, *VS I*, Leipzig 1907, 71, R.S. 33-36.

<sup>13</sup> N. Na'aman - R. Zadok, „Sargon II's Deportations to Israel and Philistia (716-708 B.C.)“, *JCS* 40, 1988, 36-46.

La domination assyrienne dans les marches occidentales de la Mède se poursuit au VII<sup>e</sup> siècle, avec une extension dans la direction d'Ecbatane sous Asarhaddon (680-669 av. J.-C.), au plus tard en 676 av. J.-C. C'est alors que les Assyriens s'emparèrent de la ville mède de Tel-Aššur, événement auquel font allusion 2 Rois 19,12 et Is 37,12. La suite du règne d'Asarhaddon fut marquée par de sérieuses préoccupations causées par les Mèdes. Plusieurs demandes d'oracles adressées par le roi au dieu Šamaš indiquent qu'un prince iranien, appelé Kaštariti, en mède *Xšaθrita*, inspirait de vives inquiétudes à la diplomatie assyrienne du temps, bien que les textes ne lui attribuent que le titre de EN.URU ša Kār-Kaššī, „landgrave de Kār-Kaššī”<sup>14</sup>. Le nom même de *Xšaθrita* évoque toutefois l'idée de suzeraineté: si ce n'est pas un titre signifiant „souverain”, c'est au moins un nom impliquant tout un programme. Effectivement, *Xšaθrita* s'efforça de grouper autour de lui d'autres chefs mèdes et de former une coalition anti-assyrienne. Cependant, certains „landgraves” mèdes préférèrent solliciter l'aide d'Asarhaddon pour contrecarrer les visées jugées trop ambitieuses de leurs congénères, ce qui amena les armées assyriennes jusqu'à l'orée du désert salé des Kavīr, au sud-est de Téhéran. En 672, Asarhaddon conclut même avec ses alliés mèdes un traité par lequel ceux-ci s'engageaient à soutenir la cause d'Assurbanipal, le successeur désigné au trône d'Assyrie<sup>15</sup>. Ce sont ces „landgraves” et leurs successeurs que les textes de Jer 25,25 et 51,11.28 qualifient de „rois des Mèdes”, pluriel qui ne fut plus compris des Septante. Malgré le traité de 672, les Assyriens eurent à intervenir, en 660-659, non seulement au pays des Mannéens, mais aussi contre trois „landgraves” mèdes félons, qui furent amenés en captivité avec nombre de leurs sujets. Il n'est donc point étonnant de retrouver des chefs mèdes, qualifiés par Assurbanipal de „rois de Gutium”, parmi les alliés de son frère Šamaš-šum-ukin, vice-roi de Babylone, qui se révolta en 651, supporté surtout par l'Élam, et chercha vainement à supplanter Assurbanipal.

Hérodote situe à cette époque la création du Royaume mède, avec Déiokès comme premier souverain (I,97-98), auquel succéda son fils Phraorte, vers 644 (I,102). C'est du moins la date à laquelle on aboutit en se basant sur les chiffres fournis par Hérodote (I,102.106.130) et en considérant l'année 550 comme la dernière du règne d'Astyage, détrôné par Cyrus le Grand. En effet, un fragment d'Hérodote, trouvé parmi les papyrus d'Oxyrhynque<sup>16</sup>, permet d'établir que les 28 ans de „domination scythe en Asie”, signalés par Hérodote (I,106; IV,1), sont en partie contemporains des 40 ans du règne de Cyaxare, qui dut succéder à Phraorte en 623. Cyaxare finit par vaincre les Scythes (Hérodote I,103.106) et attaqua l'Assyrie en accord avec Nabopolassar, roi de Babylone (625-605 av. J.-C.). Il occupa Arrapha en 615, prit Assur et investit Ninive en 614, enfin s'empara de Ninive et de Kalaḥ en 612. Les villes assyriennes disparurent dans les flammes des incendies et subirent une destruction radicale. Nah 1-3 et Soph 2,13-15 se rapportent à ces événements et évoquent la ruine de Ninive sans citer les Mèdes. Ceux-ci sont mentionnés en revanche dans les oracles de Jer 51,27-33 et d'Is 13,2-22 qui se référaient

<sup>14</sup> R. Labat, „Kaštariti, Phraorte et les débuts de l'histoire mède”, JA 249, 1961, 1-12.

<sup>15</sup> S. Parpola – K. Watanabe, Neo-Assyrian Treaties and Loyalty Oaths (State Archives of Assyria II), Helsinki 1988, 28-68 (n° 6).

<sup>16</sup> B.P. Grenfell – A.S. Hunt, The Oxyrhynchus Papyrus X, 1224, col. II,7-10.

originaires aux mêmes faits. La résistance assyrienne continua néanmoins avec Harrân comme centre, où les messagers „annoncent au roi d'Assur que sa ville est enlevée“ (Jer 51,31). Mais en 610/609, conjointement avec les Babyloniens, Cyaxare s'empara de Harrân, dont les temples, notamment le grand sanctuaire du dieu lunaire Sîn, furent pillés et saccagés par les troupes mèdes. Les Mèdes conquièrent aussi la moyenne et haute vallée du Tigre, ainsi que l'Urartu, puis, vers 590, envahirent l'Anatolie centrale. Cette nouvelle campagne mit Cyaxare aux prises avec Alyatte, roi de Lydie, mais l'éclipse solaire prédite par Thalès mit opportunément fin, le 28 mai 585 av. J.-C., à la bataille qui se livrait sur l'Halys. La paix conclue en 585 fixa l'Halys comme frontière entre la Lydie et l'Empire mède (Hérodote I,73).

Les événements de 590-585 mirent donc les Mèdes en contact avec les Lydiens, ce qui expliquerait la juxtaposition de *Māday* et de *Māgôg* en Gen 10,2 et 1 Chr 1,5. En effet, il ne peut s'agir d'une simple conséquence de l'assonance *Mā-day/Mā-gôg*, puisque ces passages ne semblent regrouper que des peuples dont on connaissait la présence en Anatolie. Ceci nous obligerait à abaisser la date de la composition de la Liste des Peuples au premier quart du VI<sup>e</sup> siècle, bien que le nom des Mèdes dût être connu en Palestine dès la fin du VIII<sup>e</sup> siècle.

1.4 Yawân - L'hébreu *Yāwān* désignait à l'origine l'Ionie, c'est-à-dire la côte occidentale de l'Anatolie, où des tribus grecques s'étaient établies entre 1000 et 850 av. J.-C. Poursuivant leurs incursions le long des côtes de la Lycie et de la Cilicie, elle sont entrées en contact avec les navigateurs phéniciens et avec les États orientaux. Les Ioniens sont mentionnés pour la première fois sous la forme <sup>kur/uru</sup>*Ia-am-na-a-a* au temps de Sargon II<sup>17</sup>, vers la fin du VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., et ils n'apparaissent que dans les textes bibliques exiliques (Ez 27,13.19<sup>?</sup>) ou post-exiliques (Is 66,19; Joel 4,6; Zach 9,13; Dan 8,21; 10,20; 11,2), où *Yāwān* a généralement le sens large de „Grecs“. Leur plus ancienne mention en hébreu semble donc être celle de la Liste des Peuples (Gen 10,2.4; 1 Chr 1,5.7), où *Yāwān* signifie encore „Ionie“ au sens strict du terme, puisqu'il doit s'agir d'un peuple ou d'une contrée de l'Anatolie. Cette acception première est peut-être retenue aussi en Ez 27,13 et Is 66,19, où *Yāwān* est mentionné avec Tubal et Méshek. Il n'y a donc aucune raison particulière d'attribuer une date antérieure au VI<sup>e</sup> siècle à un emploi de *Yāwān* au sens propre d'„Ionie“. Les Hébreux peuvent avoir eu connaissance des Grecs d'Ionie avant cette date, mais cela n'aurait aucune influence sur la datation de la Liste des Peuples.

1.5 Tubal - L'hébreu *tbl* est vocalisé *Tubal* ou *Tubāl* dans le texte massorétique, tandis que les Septante le transcrivent sous la forme θόβελ ou θόβελα. En revanche, les inscriptions néo-assyriennes donnent au pays le nom de *Tabālu*, d'où on pourrait conclure que la prononciation correcte du toponyme s'était perdue en hébreu. Cependant, l'orthographe *twbl* de 1QIs<sup>a</sup> peut confirmer la prononciation des Septante et indiquer que le nom se lisait *Tōbal*, avec un *ō* provenant d'un *ā* long et accentué de *Tābal*. Le Tabal, auquel les Assyriens donnaient aussi le nom de Bît-Burutaš, était un pays voisin de la Phrygie, à laquelle les textes bibliques l'associent

<sup>17</sup> RLA V, 150.

d'une manière stéréotypée (Gen 10,2; 1 Chr 1,5; Is 66,19; Ez 27,13; 32,26; 38,2-3; 39,1), et il correspondait approximativement aux vilayets actuels de Kayseri et de Nevşehir. Il constituait un royaume néo-hittite, dont le souverain portait aux IX<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècles le titre de „grand roi“, se considérant sans doute comme l'héritier de l'Empire hittite. Le Tabal fut conquis et annexé à l'Assyrie par Sargon II (721-705 av. J.-C.), qui y trouva toutefois la mort en 705 (cf. Is 14,4b-21), lors d'un combat livré probablement contre les Cimmériens qui avaient envahi la région. Les succès initiaux de Gygès, roi de Lydie, qui parvint en un premier temps à repousser les Cimmériens, lui valurent en Ez 38,2-3 et 39,1 le titre de „grand prince de Méshek et Tubal“. D'après Ez 27,13, le Tabal procurait aux Tyriens des utensiles de bronze, information conforme à la tradition transmise par Gen 4,22 qui fait de Tubal-Cain l'ancêtre de tous les forgerons en cuivre et en fer. Bien que ce passage paraisse surchargé, le nom de Tubal, qui fait assonance avec Yabal et Yubal (Gen 4,20-21), doit être considéré comme appartenant au texte originel. Il faudrait en conclure que le pays de Tabal était connu en Israël et Juda depuis une époque relativement haute. Les intermédiaires seraient en l'occurrence les Phéniciens plutôt que les Assyriens, dont les textes mentionnent pourtant le Tabal dès le règne de Salmanasar III (858-824 av. J.-C.). En effet, l'activité et l'influence phéniciennes sont désormais attestées dans ces régions de l'Anatolie par l'inscription bilingue, en phénicien et en hiéroglyphes louvites, qui fut découverte en 1985 à İvriz, dans le vilayet de Konya, et que l'on peut dater de la seconde moitié du VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>18</sup>. La médiation phénicienne pourrait expliquer aussi la forme *Tōbal*, distincte du néo-assyrien *Tabālu*.

1.6 Méshek - La vocalisation hébraïque *Mešek* de l'ethnique et toponyme *mšk* doit être considérée comme tardive et factice. Elle est probablement calquée sur la prononciation du substantif *mešek*, „sac“, employé dans l'acception de „semoir“ (Ps 126,6) et de „bourse“ (Job 28,18). Le nom du peuple et du pays *mšk*, écrit *mwšk* dans le Pentateuque samaritain (Gen 10,2) et *mšky* dans Is 66,19, est identique à l'akkadien *Muški* et à l'ethnique grec *Μόσχοι*. Il se prononçait donc *Moški* ou *Mošok*, comme chez les Septante (*Μόσχοι*).

Il résulte des textes néo-assyriens des VIII<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècles av. J.-C. que le pays de Mushki est la Phrygie, contrée du centre de l'Anatolie. Les *Μόσχοι* mentionnés par Hérodote III,94 et VII,78 habitaient, par contre, le nord-est de l'Anatolie, aux confins du Caucase, région voisine du Haut-Tigre où Téglat-Phalasar I<sup>er</sup> combattit vers 1114 contre 20.000 Mushki commandés par cinq rois, c'est-à-dire des chefs tribaux. Il faut supposer que les Phrygiens étaient apparentés, par la langue et les coutumes, à ces Mushki du nord-est de l'Anatolie, puisque leur nom fut ensuite appliqué aux Phrygiens occidentaux par les Assyriens, suivis des auteurs bibliques. Les Mushki de la Bible sont donc des Phrygiens, population indo-européenne qui est venue de Thrace vers la fin du II<sup>e</sup> millénaire et s'est sédentarisée en Anatolie centrale, dans les vallées de l'Halys et du Sangarios (*Iliade* III,184-187), où elle fonda, au VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., un royaume très prospère, dont les richesses excitèrent la fantaisie des Grecs. C'est à ce royaume, qui faisait usage d'une

<sup>18</sup> Art. „İvriz“, Dictionnaire de la civilisation phénicienne et punique, Turnhout 1990.

écriture dérivée du phénicien<sup>19</sup>, que font allusion la Liste des Peuples (Gen 10,2; 1 Chr 1,5) et Ez 27,13, qui évoque l'activité commerciale du Mushki. Le royaume phrygien connut son apogée sous le roi Midas I<sup>er</sup> (c. 738-695 av. J.-C.), fils de Gordias (Hérodote I,14), qui est appelé *Me/Mi-ta-a* dans les sources assyriennes. Il entretint des rapports diplomatiques avec Téglat-Phalasar III et fut assez puissant pour disputer la Cilicie à Sargon II et intriguer à Karkémish, mais il finit par envoyer des présents au roi d'Assyrie. Les fouilles de Gordion, la capitale phrygienne, l'actuel Yassihüyük, et surtout celles des sépultures royales sous tumulus, près de la même ville, ont révélé la richesse des souverains phrygiens, tandis que les sculptures rupestres du grand sanctuaire à ciel ouvert de la Cité de Midas, Yazılıkaya, au sud d'Eskeşehir, ont fait connaître les liens entre la civilisation phrygienne et celle des Hittites. La capitale phrygienne fut détruite vers 675 av. J.-C. par les Cimmériens, qui furent cependant repoussés, en un premier temps, par Gygès, roi de Lydie, auquel Ez 38,2-3; 39,1 accorde même le titre de „grand prince de Méshek“, comme nous l'avons déjà signalé. Selon Hérodote I,28, au moins Crésus, le dernier roi de Lydie (c. 563-548 av. J.-C.), tint la Phrygie en sujétion et le pays de Mushki est effectivement mentionné à la suite de la Lydie en Is 66,19. En général, Mushki est associé à Tubal/Tabal (Gen 10,2; 1 Chr 1,5; Ez 27,13; 32,26; 38,2-3; 39,1; cf. Is 66,19), qui bordait la Phrygie à l'est. C'est uniquement le Ps 120,5 qui fait usage du parallélisme Mushki//Qédar, dont on doit peut-être chercher l'origine dans le bellicisme des Phrygiens et des Bédouins qédarites. En tout cas, le caractère belliqueux des premiers est confirmé par les lignes défensives que les Louvites du Tabal ont édifiées à la frontière phrygienne et dont des vestiges ont été retrouvés à Göllüdağ (40 km au nord-ouest de Niğde) et à Kerkenesdağ (18 km au sud-est de Yozgat). Quant à la mention de *mšk* en 1 Chr 1,17, elle doit être corrigée en *mš*<sup>20</sup>.

1.7 Tîras – Le *Tîras* de l'hébreu – chez les Septante *Θιρας* – pourrait éventuellement être *Τήρης* (Hérodote IV,80; VII,137) ou *Τηρευς*<sup>20</sup>, le roi légendaire des Thraces, dont la tribu des Trères avait pénétré en Anatolie au début du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Il est toutefois peu probable que l'hébreu conserve la désinence *-s* du nom. Il est donc vraisemblable qu'il s'agit des Tyrrhéniens ou Étrusques, les *Τυρσηνοί* des Grecs, – sans la désinence *-ēnos* –, qui auraient été apparentés aux Lydiens et auraient habité l'ouest de l'Anatolie (Hérodote I,57,94). On les assimile habituellement aux *T-r-š*, un des „Peuples de la Mer“ dans les documents égyptiens, mais il est bien évident que la mention de Tîras dans la Liste des Peuples doit s'expliquer par une source postérieure aux „Peuples de la Mer“ et à l'époque de la migration des Étrusques. Il faut peut-être la chercher dans la légende lydienne de *Τυρσηνός*, l'éponyme des Tyrrhéniens, dont Hérodote nous a

<sup>19</sup> C. Briche – M. Lejeune, Corpus des inscriptions paléo-phrygiennes I-II, Paris 1984. Il ne fait guère de doute que l'alphabet paléo-phrygien et les alphabets archaïques grecs ont une origine commune que l'on doit vraisemblablement chercher dans un proto-alphabet grec plutôt que directement phénicien.

<sup>20</sup> Eschyle, Suppliants 60; Thucydide, Histoire de la guerre du Péloponnèse II,29; Aristophane, Oiseaux 15 et 101.



laissé un résumé et dont il situe les péripéties avant l'entrée en scène des Perses (I,94).

## 2. Fils de Gomer: „Fils de Gomer: Ashkénaz, Dayupati, Tugdamme“.

2.1 Ashkénaz - L'hébreu <sup>ʾ</sup>Ašš<sup>ʿ</sup>naz correspond certainement à l'akkadien *Iškuzza* et au grec Σκυθία qui désignent la Scythie<sup>21</sup>. La prononciation primitive du nom était vraisemblablement <sup>ʾ</sup>Aškunza ou <sup>ʾ</sup>Iškunza, avec une dissimilation de zz qui peut trahir un emprunt à une forme dialectale akkadienne<sup>22</sup>. L'aleph initial de l'hébreu ne sert qu'à introduire la voyelle prosthétique *a* ou *i* que les langues sémitiques, comme l'hébreu et l'akkadien, exigent au début d'un nom étranger commençant par deux consonnes. Le gentilice „Scythes“ se dit en akkadien *Iškuzzaya*, *Aškuzzaya* ou *Askuzzaya*, en grec Σκύθαι. Cependant, les textes d'Assurbanipal mentionnent, à partir de 640 av. J.-C., un rameau des tribus scythes sous le nom de *Sakaya*, qui apparaît également dans les inscriptions achéménides et se présente sous la forme *sky* en hébreu (2 Chr 12,3) et en araméen<sup>23</sup>, et Σάκαι en grec<sup>24</sup>.

Les Scythes, tribus nomades apparentées aux Iraniens, ont vécu dans les steppes à l'est de la Volga. Leur poussée provoqua, au VIII<sup>e</sup> siècle, l'émigration des Cimmériens, que certaines tribus scythes suivirent bientôt en longeant les rives occidentales de la mer Caspienne. Ce lien chronologique et l'absence d'une distinction claire entre ces deux peuples de nomades, dont l'histoire finit par se confondre, firent en sorte que les Scythes apparaissent dans la Liste des Peuples comme des descendants des Cimmériens (Gen 10,3; 1 Chr 1,6). Les tribus scythes pénétrèrent en Iran au début du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et sont mentionnées pour la première fois au temps d'Asarhaddon (680-669 av. J.-C.) comme des alliés des Mannéens, qui vivaient au sud et au sud-est du lac d'Urmia. Face à la menace que les Urartéens et les Mèdes faisaient peser sur les frontières septentrionales et orientales de l'Assyrie, Asarhaddon chercha à renforcer la puissance des Scythes et donna une princesse assyrienne en mariage à Partatua, roi des Scythes qui s'étaient établis au sud du lac d'Urmia, en territoire mannéen. La frise du sarcophage de Ziwiyé<sup>25</sup>, dans lequel Partatua, le Protothyès d'Hérodote I,103, fut probablement enseveli vers 645 av. J.-C., le montre en costume assyrien, recevant le tribut des Mèdes, des Urartéens et des Mannéens. C'est cette constellation de peuples que l'on retrouve en Jer 51,27-33, qui mentionne l'Urartu, les Mannéens, la Scythie et les rois des Mèdes (Jer 51,27-28). Cet oracle, qui dans sa forme actuelle se rapporte à Babylone, devait évoquer, à l'origine, la destruction des villes assyriennes en 615-612 av. J.-C., suite à l'offensive mède à laquelle des contingents scythes auraient pris part.

<sup>21</sup> RLA V, 193; I. Gershevitch (éd.), op. cit. (n. 11), 89-199 et 882-894 (bibliographie); A.M. Khazanov, „The Dawn of the Scythian History“, *IrAnt* 17, 1982, 49-63.

<sup>22</sup> GAG § 32b.

<sup>23</sup> RÉS 1792,3; cf. LidzEph II, 232.

<sup>24</sup> Hérodote, *Histoires* I,153; VII,64; Xénophon, *Cyropédie* V,2,25.

<sup>25</sup> R.D. Barnett, „The Treasure of Ziwiyé“, *Iraq* 18, 1956, 111-116; R. Ghirshman, *Tombe princière de Ziwiyé et le début de l'art animalier scythe*, Paris 1979.

Vers la même époque, la présence scythe est attestée en Anatolie, sur le Haut-Euphrate, où la sépulture d'un chef scythe, enseveli avec ses chevaux, a été mise au jour à Norşuntepe, dans la région de Keban, sous le niveau d'une construction urartéenne du temps de Rusa II (c. 680-640)<sup>26</sup>. Le roi d'Urartu a probablement utilisé des contingents scythes pour garder la frontière occidentale du royaume, mais l'Urartu finit par succomber sous les coups des Scythes vers 590-585 av. J.-C., dans les années mêmes où les Mèdes s'étaient avancés jusqu'à l'Halys. C'est à cette présence scythe en Anatolie orientale que doit faire allusion la Liste des Peuples, lorsqu'elle compte Ashkénaz parmi les descendants de Gomer. Après s'être emparés de la ville forte urartéenne de Teišebaini, l'actuel Karmir-Blur, près d'Érévan, les Scythes traversèrent le Caucase et s'installèrent, au VI<sup>e</sup> siècle, dans les steppes de la région du Kouban, du Don et de l'Ukraine, où leurs kourganes ont laissé les vestiges d'un art brillant, prolongeant celui des oeuvres d'art trouvées dans la tombe royale de Ziwiyé. Ils entretenaient des relations commerciales avec les cités grecques du rivage septentrional du Pont-Euxin, notamment avec Panticapée, Nymphée et Phanagorie, en Crimée. C'est là qu'il faut chercher la source des informations d'Hérodote sur la Scythie, consignées au livre IV de ses *Histoires*. Quant à la légende de la „domination scythe“ en Syro-Palestine, rapportée par Hérodote I,104-106 qui la situe au temps de Psammétique I<sup>er</sup> (664-610 av. J.-C.), elle doit provenir de ses informateurs des temples égyptiens, dont les dires, en l'occurrence, ne sont confirmées par aucune donnée historique ou archéologique. Tout au plus pourrait-on supposer que l'armée assyrienne stationnée aux frontières de l'Égypte comprenait des contingents scythes. Quant au nom de Scythopolis, donné à Bêt-Shân à l'époque hellénistique, il semble provenir d'une clérouchie établie par Ptolémée II Philadelphe (282-246 av. J.-C.), probablement en 254 av. J.-C.<sup>27</sup>, et constituée de mercenaires originaires des cités grecques au nord du Pont-Euxin, où la situation économique commençait alors à se détériorer. Sous la poussée des Sarmates, les Scythes empiétaient de plus en plus sur le territoire des Grecs, paralysant leurs activités commerciales et obligeant des jeunes à chercher du travail comme mercenaires dans diverses armées hellénistiques. En tout cas, ce n'est pas à la prétendue „domination scythe“ en Palestine qu'il faut lier la mention d'Ashkénaz en Gen 10,3 et 1 Chr 1,6.

2.2 Dayupati - Le texte de 1 Chr 1,6 a préservé la leçon primitive *dypt*, devenue *rypt* dans Gen 10,3 suite à la confusion fréquente de *d/r* dans l'écriture aussi bien paléo-hébraïque que judéo-araméenne. Quant à la vocalisation *Dîpat* ou *Rîpat*, elle est factice et révèle l'ignorance de la signification réelle du mot. Mentionné parmi les descendants de Gomer, *dypt* ne peut être rapproché que de l'iranien *dahyu-pati-*, „chef de peuple“ ou „chef de contrée“. Ce titre, qui correspond à l'arménien *deh-pet*, est attesté dans les tablettes élamites de Persépolis sous la

<sup>26</sup> H. Hauptmann, „Die Grabungen auf dem Norşuntepe 1970“, Keban Project 1970 and Activities, Ankara 1972, 104ss.; M.N. van Loon, „Urartäische Kunst“, W. Orthmann (éd.), *Der alte Orient* (Propyläen Kunstgeschichte 14), Berlin 1975, pl. XXXIX et fig. 320a.

<sup>27</sup> M.A. Avi-Yonah, „Scythopolis“, *IEJ* 12, 1962, 123-134; id., *Gazetteer of Roman Palestine* (Qedem 5), Jerusalem 1976, 93-94.

forme *da-a-û-bat-ti-iš*<sup>28</sup> ou *da-i-bat-ti-iš*<sup>29</sup>, le *š* final n'étant que la désinence casuelle. Il est probable qu'il se cache aussi sous le logogramme EN.URU des inscriptions assyriennes d'Asarhaddon qui désignent de la sorte les chefs locaux mèdes<sup>30</sup>; nous l'avons rendu plus haut par „landgrave“. La mention du „landgrave“ mède après le Scythe, en Gen 10,3 et 1 Chr 1,6, peut se comprendre si l'on songe à la présence simultanée des Mèdes et des Scythes en Anatolie orientale dans les années 590-585. Les deux noms ont pu facilement être associés et leur emploi situé correctement après la première vague cimmérienne. Par ailleurs, comme les Scythes étaient apparentés aux Iraniens et avaient subi l'influence mède au VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., on peut se demander si *dypt* ne relève pas de la titulature des chefs scythes, empruntée éventuellement aux Iraniens.

2.3 Tugdamme - L'orthographe *twgrmh* des textes bibliques cache le nom de *twgdmh*, dont on avait perdu le souvenir et qu'on a lu uniformément *twgrmh*, optant pour la lecture *r* du signe ambivalent *d/r*. Le rapprochement traditionnel de „Togarmah“ avec Til-Garimmu n'explique pas l'absence du *l* et la présence du *h* final. Qui plus est, il ne peut être correct, puisque l'expression *byt twgd/rmh*, employée pour désigner un peuple (Ez 27,14; 38,6), indique clairement que *twgd/rmh* est le nom propre d'un chef ou d'un souverain, comme dans *bît Baḫiāni*, *bît Ḥumri*, *bêt R<sup>c</sup>ḥob*, *bêt Ma<sup>ca</sup>kāh*, etc. Or, la „maison“ de *twgd/rmh* est celle de Gomer, d'après le parallélisme d'Ez 38,6, et il est lui-même fils de Gomer, selon Gen 10,3 et 1 Chr 1,6. Ce ne peut donc être qu'un Cimmérien et, associé qu'il est à la défaite et à la mort de Gygès en Ez 38-39, ce doit être Tugdamme, le *Tug-damme-i* des sources néo-assyriennes<sup>31</sup> et le Lygdamis des Grecs, qui a terrorisé l'Anatolie de 652 à 636, date de sa défaite aux Portes de Cilicie. La différence entre les formes sémitique et grecque de son nom peut refléter l'influence du nom grec de Λύδαμης, mais s'explique probablement par l'alternance *l/t* qui apparaît à diverses époques dans la notation d'un phonème anatolien [*\*tl*], comme l'indiquent les cas parallèles de *Labarna/Tabarna* en hittite<sup>32</sup> ou de *Κανδαύλης* (grec)/*Xñtawata* (lycien), où *-ύλης* < *-wala* doit être l'équivalent de *-wata*. Il n'est donc point nécessaire d'imaginer une confusion entre Δ (Dygdamis) et Λ (Lygdamis).

### 3. Fils de Yawân: „Fils de Yawân: Ulysse, Tarshish, Kittîm, Rhodiens“.

3.1 Ulysse - l'hébreu *ʿlyšh*, vocalisé déjà *ʿĒlīšāh* chez les Septante (Ελισα), a été interprété dans le sens d'Élissa, la fondatrice légendaire de Carthage, et d'Alashiya, appellation de Chypre ou d'une région de Chypre dans les documents cunéiformes et égyptiens du II<sup>e</sup> millénaire av. J.-C. Ces interprétations ne tiennent pas compte

<sup>28</sup> R.T. Hallock, *Persepolis Fortification Tablets*, Chicago 1969, 1902.

<sup>29</sup> *Ibid.*, 1250. Cf. W. Hinz, *Neue Wege im Altpersischen*, Wiesbaden 1973, 92.

<sup>30</sup> R. Borger, *Die Inschriften Asarhaddons, Königs von Assyrien* (AfO Beih. 9), Graz 1956, 54-55; S. Parpola - K. Watanabe, *op. cit.* (n. 15), 28.

<sup>31</sup> M. Streck, *Assurbanipal und die letzten assyrischen Könige* (VAB 7), Leipzig 1916, II, 280, ligne 20. Cf. H. Winckler, *Altorientalische Forschungen I*, Leipzig 1897, 495-496. Cf. RLA VII 3/4, 1988, 186-189.

<sup>32</sup> RLA VI, 405a avec bibliographie.

de l'orthographe, puisque le nom d'Élissa s'écrit  $\text{ʿlšt}$  dans l'onomastique de Carthage<sup>33</sup> et que le toponyme „Alashiya“ devrait apparaître sous la forme  $\text{ʿlšyh}$  et non  $\text{ʿlyšh}$ , à l'instar de l'ugaritique  $\text{ʿalt}$ y. Le nom d'Alashiya n'était du reste plus connu des Sémites du I<sup>er</sup> millénaire av. J.-C., comme le montre la transcription phénicienne  $\text{ʿlhyts}$  de l'éphithète *Alasiôtas* d'un Apollon chypriote<sup>34</sup>. C'est un simple décalque de la prononciation dialectale chypriote<sup>35</sup>, qui témoigne de l'absence de toute connaissance du toponyme „Alashiya“ utilisé dans des textes sémitiques, akkadiens et ugaritiques, au II<sup>e</sup> millénaire av. J.-C. Considérant que  $\text{ʿlyšh}$  est fils de l'Ionie, que son nom est associé à celui de Tarshish, qui évoque des longs voyages, et que la pourpre et l'écarlate du vaisseau tyrien décrit en Ez 27 sont censées provenir des îles de  $\text{ʿlyšh}$  (Ez 27,7), on doit bien reconnaître en  $\text{ʿlyšh}$  le nom d'Ulysse, l'Ἰουλιξης des dialectes de Crète et de la Grande-Grèce, prononcé probablement  $\text{ʿUlīšēh}$  en hébreu. L'extraordinaire mention de la pourpre et de l'écarlate des „îles d'Ulysse“, ornant le vaisseau tyrien (Ez 27,7), doit se comprendre à la lumière de l'*Odyssée* XIII,107-108 qui célèbre la pourpre d'Ithaque, la perle des îles Ioniennes où Ulysse avait régné et où il fut ramené par un bateau phénicien (*Odyssée* XIII,271-286). C'est en Crète qu'il aurait rencontré ces Phéniciens (*Odyssée* XIII,260), auxquels l'auteur de la Liste des Peuples doit en définitive la connaissance d'Ulysse, tout comme l'auteur d'Ez 27. L'association de son nom à celui de Tarshish indique qu'on le savait grand voyageur et pourrait même constituer une allusion au voyage océanique d'Ulysse, tradition évoquée tardivement par Strabon III,4,3-4<sup>36</sup>, mais inconnue des poèmes homériques.

3.2 Tarshish - *Taršīš*, en akkadien *Tar-si-si*, est une région située à l'extrémité occidentale de la Méditerranée, comme il ressort d'une inscription du roi Asarhaddon, du Ps 72,10 et de Jon 1,3. Pour souligner l'universalité de son pouvoir à l'Occident, Asarhaddon affirme en 673: „tous les rois du milieu de la mer, depuis Chypre et l'Ionie jusqu'à Tarshish, se sont prosternés à mes pieds“<sup>37</sup>. Au Ps 72,10, la suzeraineté universelle du roi se manifeste par le tribut apporté par „les rois de Tarshish et des îles“, dans l'extrême Occident, par les rois de Shéba (*Šb*<sup>ʿ</sup>) et de Saba (*Sb*<sup>ʿ</sup>), dans l'extrême sud de la péninsule Arabique et de la Nubie. Enfin, d'après Jon 1,3, Jonas s'embarque à Jaffa à destination de Tarshish pour se soustraire à sa mission ninivite en fuyant le plus loin possible dans la direction opposée. L'identification de Tarshish avec la Bétique, faite par un lexique de l'époque du Bas-Empire et reprise par Samuel Bochart au XVII<sup>e</sup> siècle, correspond ainsi aux données textuelles et implique l'identité de Tarshish et du Tartessos de la

<sup>33</sup> PNPPI 172 et 379.

<sup>34</sup> RÉS 1213.

<sup>35</sup> Le passage de *s* à *h* est attesté dans différents dialectes grecs, notamment à Chypre: O. Hoffmann, *Die griechischen Dialekte I*, Göttingen 1891, 201-202; E. Schwyzer, *Griechische Grammatik I*, München 1939, 217; M. Lejeune, *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien*, Paris 1972, 94, n. 3; cf. 98-99, § 88.

<sup>36</sup> Cf. Tacite, *Germania* 3; Solin, *Collectanea rerum memorabilium* XXII,1; Aulu-Gelle, *Nuits attiques* XIV,6.

<sup>37</sup> R. Borger, *op. cit.* (n. 30), 86, § 57,10-11.

tradition classique<sup>38</sup>, connu des Grecs au moins depuis le VI<sup>e</sup> siècle et localisé dans l'actuelle Andalousie. Il est toutefois vraisemblable que les scribes de l'Antiquité ne se rendaient pas compte de la distance réelle qui séparait le Levant du pays de Tarshish, ni des affinités ethniques et de la langue des populations „tartessiennes“. Aussi l'auteur de la Liste des Peuples fait-il de Tarshish un descendant de Yawân, associant cette contrée à l'Ionie, tout comme le fait, du reste, l'inscription d'Asarhaddon.

L'alternance des formes *Taršiš/Tartēs*, auxquelles il convient d'ajouter celle de *Turdet(ani)*, reflète des perceptions différentes d'un phonème indigène qui devait correspondre à une interdentale fricative. Le nom de *Taršiš* est donc ibérique ou „tartessien“ et il est inutile, dès lors, de lui chercher une étymologie sémitique. La forme sémitique du toponyme, qui apparaît sur la stèle de Nora dès la fin du IX<sup>e</sup> siècle<sup>39</sup>, a été transmise par les Phéniciens aux Israélites et aux Assyriens. Elle a dû rester aussi en usage dans le monde punique, d'où l'ethnique \**Taršīši*, abrégé par haplogogie en \**Taršī*<sup>40</sup>, est passé chez Polybe sous les formes altérées de *Ταρσηιον* (III,24,2.4) et de *Θερσῆται* (III,33,9). Quant à la graphie néo-assyrienne *Tar-si-si*, elle reflète une prononciation identique à celle de l'hébreu et, très certainement, du phénicien, puisque les signes cunéiformes en *s* correspondent en néo-assyrien à des phonèmes en *š*.

Il n'est pas possible de passer ici en revue tous les textes bibliques qui contiennent le nom de Tarshish, mais il ne semble pas avoir été employé en Israël et Juda avant la seconde moitié du VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. En effet, la mention du „vaisseau de Tarshish“ en 1 Rois 10,22, dont dépend 2 Chr 9,21, n'est rapportée à l'époque de Salomon que par un des rédacteurs deutéronomistes des Livres des Rois qui travaillait au plus tôt au VI<sup>e</sup> siècle. Sa source ne nommait pas ici Salomon et pouvait se référer à Hiram II de Tyr (c. 736-729 av. J.-C.) et à un des derniers rois d'Israël, voire à Achaz, roi de Juda. Quant à la notice de 2 Rois 22,49, elle a été insérée dans le texte après la rédaction deutéronomiste des Livres des Rois<sup>41</sup>.

3.3 Kittîm - Le pluriel ethnique *Kittîm* désignait à l'origine les gens de Kition, en phénicien *ky* ou *kt*. Ce sens propre est encore attesté en Is 23,1.12.13, une élégie qui date probablement du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>42</sup>, mais le terme est employé ensuite dans une acception plus large, de manière à englober au moins tous les Chypriotes

<sup>38</sup> M. Koch, *Tarschisch und Hispanien*, Berlin 1984; cf. É. Lipiński, „Carthage et Tarshish“, *BiOr* 45, 1988, 60-81 (voir 61-74).

<sup>39</sup> É. Lipiński, art. cit. (n. 38), 63.

<sup>40</sup> H. Fleisch, *Traité de philologie arabe I*, Beyrouth 1961, 149-153; S. Moscati (éd.), *An Introduction to the Comparative Grammar of the Semitic Languages*, Wiesbaden 1964, 62.

<sup>41</sup> Cf. É. Lipiński, art. cit. (n. 38), 64.

<sup>42</sup> É. Lipiński, „The Elegy on the Fall of Sidon in Isaiah 23“, *H.L. Ginsberg Volume (EI 14)*, Jerusalem 1978, 79<sup>\*</sup>-88<sup>\*</sup>. C'est uniquement en faisant abstraction de la teneur réelle du texte qu'on peut dater son noyau primitif (!) de l'époque d'Alexandre le Grand, plus précisément de 332/1, comme le font T. Fischer - U. Rütterswörden, „Aufruf zur Volksklage in Kanaan (Jesaja 23)“, *WO* 13, 1982, 36-49. Quant à l'étude superficielle de G. Chiera, „Is. 23: l'églogue su Tiro“, *RSF* 14, 1986, 3-19, qui fait d'Is 23 une élégie sur Usu/Palaetyr, prise par Assurbanipal, elle ne tient pas compte du fait élémentaire qu'Usu n'est pas nommée dans le texte et que *mēzah*, „môle“ (Is 23,10), ne saurait désigner cette ville.

(Num 24,24), également ceux de langue grecque, puisque Gen 10,4 et 1 Chr 1,7 considèrent les Kittîm comme fils de Yawân. Jer 2,10 et Ez 27,6 semblent même utiliser ce gentilece au sens de „Égéens“ et il est probable que Kittîm possède cette acception dans les ostraca d'Arad qui datent de la même période (597<sup>?</sup> av. J.-C.)<sup>43</sup>. À l'époque hellénistique, en 1 Macc 1,1 et 8,5, les Kittîm sont les Macédoniens, d'où il faut conclure que le terme en est venu à désigner les Grecs en général. Dans la littérature apocalyptique (Dan 11,30) et essénienne (1QpHab 9,7) de l'époque gréco-romaine, le nom de Kittîm fut appliqué aux Romains.

Dans la Liste des Peuples, les Kittîm peuvent être les Chypriotes en général, voire les Égéens. En tout cas, ils sont distingués des Ioniens, *Yāwān*, et des Rhodiens, qui sont nommés à leur suite. Le terme n'a donc pas encore acquis le sens global et vague de „Grecs“, mais sa portée ne se limite certainement pas aux Phéniciens de Kition.

3.4 Rhodiens - La leçon *rwdnym* de 1 Chr 1,7 est certainement préférable à *ddnym* de Gen 10,4 et elle est du reste confirmée par le Pentateuque samaritain et le texte grec des Septante, en Gen 10,4 et 1 Chr 1,7. On ne s'expliquerait d'ailleurs pas comment la forme *ddnym* pourrait désigner les Dananéens et comment l'auteur de la Liste des Peuples pourrait faire de ces Ciliciens louvites d'Adana des descendants des Ioniens. Les contacts entre l'île de Rhodes et le Levant sont attestés par les découvertes archéologiques depuis le XIV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et Rhodes est nommée dans Ez 27,15, où il faut lire *Rodān* avec les Septante, comme le confirme la mention concomitante des „îles nombreuses“ de l'Archipel égéen.

La Liste des Peuples regroupe donc sous le chef de „Japhétites“ des populations et des personnages de l'Anatolie et des contrées méditerranéennes. La mention des Cimmériens, celle de Magog, qui suppose l'existence de Gygès, et celle de Tugdamme indiquent que la liste ne peut être antérieure à la fin du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Si l'on attache de l'importance au fait qu'elle associe les Mèdes à la Lydie et à l'Ionie, il faudra abaisser sa date de composition jusqu'au premier quart du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Cette liste, tout schématique qu'elle soit, n'en révèle pas moins chez son auteur des connaissances étendues, généralement insoupçonnées des interprètes de la Bible.

#### *Sommaire (abstract):*

La liste de Japhétites en Gen 10,2-4 et 1 Chr 1,5-7 contient 7 noms de fils de Japhet et 7 noms de ses petits-fils. Ce sont des noms ethniques attestés en Anatolie et dans le monde méditerranéen au VII<sup>e</sup> siècle ou au début du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C., - Cimmériens, Lydiens, Mèdes, Ioniens, gens du Tabal, Phrygiens, Scythes, Tartessiens, Chypriotes, Rhodiens -, mais aussi des noms de héros légendaires ou réels, - peut-être Tyrsène, Tugdamme et Ulysse -, voire un titre, comme celui du „landgrave“ iranien. La composition de cette liste ne peut être antérieure à la fin du VII<sup>e</sup> siècle ou, plus probablement, au premier quart du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

#### *Adresse de l'auteur:*

Prof. Dr. É. Lipiński, Ad. Lacomblélaan 50/11, B-1040 Bruxelles, Belgique

<sup>43</sup> A. Lemaire, *Inscriptions hébraïques I. Les ostraca (LAPO 9)*, Paris 1977, 228-232.